

l'on décida que le meilleur des gouvernemens étoit celui de Lacédémone¹. Nous nous rendîmes au théâtre ; on y jouoit des pièces nouvelles que nous sifflâmes², et qui réussirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous soupâmes avec des chanteuses et des joueuses de flûte³. J'oubliai le portique, le platane et Socrate ; je m'abandonnai sans réserve au plaisir et à la licence. Nous passâmes une partie de la nuit à boire, et l'autre moitié à courir les rues pour insulter les passans⁴.

A mon réveil, la paix régnoit dans mon ame, et je reconnus aisément le principe des terreurs qui m'avoient agité la veille. N'étant pas encore aguerri contre les incertitudes du savoir, ma peur avoit été celle d'un enfant qui se trouve pour la première fois dans les ténèbres. Je résolus dès ce moment, de fixer mes idées à l'égard des opinions qu'on avoit traitées dans le portique, de fréquenter la bibliothèque d'un Athénien de mes amis, et de profiter de cette occasion pour connoître en détail les différentes branches de la littérature grecque.

¹ Aristot. de rep. l. 4. c. 1. t. 1. p. 363.

² Demosth. de fals. legat. p. 346.

³ Plat. in Protag. t. 1. p. 347.

⁴ Demosth. in Conon. p. 1110.

CHAPITRE XXIX.

Bibliothèque d'un Athénien. Classe de Philosophie.

Pisistrate s'étoit fait, il y a deux siècles, une bibliothèque qu'il avoit rendue publique, et qui fut ensuite enlevée par Xerxès, et transportée en Perse¹. De mon temps plusieurs Athéniens avoient des collections de livres. La plus considérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ses pères² ; il méritoit de la posséder, puisqu'il en connoissoit le prix.

En y entrant, je frissonnai d'étonnement et de plaisir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivoient, ils respiroient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentoit mon respect. L'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques momens après je m'écriai : Hélas ! que de connoissances refusées aux Scythes ! Dans la suite, j'ai dit plus d'une fois : Que de connoissances inutiles aux hommes !

Je ne parlerai point ici de toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre et de mouton³, les différentes es-

¹ Aul. Gell. l. 6. c. 17.

² Athen. l. 1. c. 2. p. 3.

Casaub. ibid. p. 6.

³ Herodot. l. 5. c. 58.

pièces de toile furent successivement employées¹; on a fait depuis usage du papier tissé des couches intérieures de la tige d'une plante qui croît dans les marais de l'Égypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation². On en fait des rouleaux, à l'extrémité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre. L'écriture n'est tracée que sur une des faces de chaque rouleau; et pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartimens ou pages*.

Des copistes de profession³ passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains; et d'autres particuliers, par le désir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthène me disoit un jour, que pour se former le style, il avoit huit fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide⁴. Par là, les exemplaires se multiplient; mais à cause des frais de copie**, ils ne sont jamais fort communs, et c'est ce qui fait que les lumières se répandent avec tant de lenteur. Un livre de-

¹ Plin. l. 13. c. 11. et l. 1. p. 689. Caylus, rec. d'ant. t. 5. p. 76.

² Theophr. hist. plant. l. 4. c. 9. p. 423. Plin. ibid. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 26. p. 276.

* Voyez les manuscrits d'Herculanum.

³ Poll. l. 1. c. 33. §.

⁴ Plin. l. 1. c. 17.

⁴ Lucian. adv. indoct. §. 4. l. 3. p. 102.

** Après la mort de Speusippe, disciple de Platon, Aristote acheta ses livres, qui étoient en petit nombre; et en donna 3 talents, c'est-à-dire, 16200 liv. (Diogen. Laert. l. 4. §. 5. Aul. Gell. l. 3. c. 17.)

vient encore plus rare, lorsqu'il paroît dans un pays éloigné, et lorsqu'il traite des matières qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenoit en Italie, obtenir avec beaucoup de peine certains ouvrages de philosophie¹, et donner 100 mines* de trois petits traités de Philolaüs².

Les libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner les mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils s'assortissent pour l'ordinaire en livres de pur agrément, dont ils envoient une partie dans les contrées voisines, et quelquefois même dans les colonies Grecques établies sur les côtes du Pont-Euxin³. La fureur d'écrire fournit sans cesse de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontoit qu'au siècle de Solon, qui florissoit il y a 250 ans environ. Auparavant les Grecs avoient des théologiens, et n'avoient point de philosophes; peu soigneux d'étudier la nature, les poètes recueilloient et accrétoient par leurs ouvrages les mensonges et les superstitions qui régnoient parmi le peuple. Mais au-

¹ Diog. Laert. l. 8. §. 80.

* 9000 liv.

² Id. in Plat. l. 3. §. 9;

l. 8. §. 85. Aul. Gell. lib. 3. c. 17.

³ Xenoph. expéd. Cyr. l. 7. p. 412.

temps de ce législateur, et vers la 50.^e olympiade *, il se fit tout-à-coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès et Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose; Thespis donna une première forme à la tragédie; et Susarion, à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la 1.^{re} année de la 35.^e olympiade ** . Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa naissance et sa sagesse l'avoient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, s'étant dévoué sans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédisant une éclipse de soleil ¹; il l'instruisit, en lui communiquant les lumières qu'il avoit acquises en Egypte sur la géométrie et sur l'astronomie ³. Il vécut libre; il jouit en paix de sa réputation, et mourut sans regret ***. Dans sa jeunesse, sa mère le pressa de se marier; elle l'en pressa de nouveau plusieurs années après. La première fois il dit: il n'est pas temps encore; la seconde: il n'est plus temps ⁴.

* Vers l'an 580 avant J. C. t. 3. p. 41. Plin. l. 2. c. 12.
l. 1. p. 78.

¹ Apollod. ap. Diog. Laert. l. 1. §. 38. Corsin. l. 1. §. 14 et 27. Bailly, hist. de l'astron. anc. p. 196 et 439.

** Vers l'an 640 avant J. C. *** Vers l'an 548 avant

² Herodot. l. 1. c. 74. J. C. Cicer. de divin. l. 1. c. 49. ⁴ Diog. Laert. ibid. §. 26.

On cite de lui plusieurs réponses que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de sa philosophie, et montrer avec quelle précision les sages de ce siècle tâchoient de satisfaire aux questions qu'on leur proposoit.

Qu' y a-t-il de plus beau? — L'univers; car il est l'ouvrage de Dieu — De plus vaste? — L'espace; parce qu'il contient tout. — De plus fort? — La nécessité; parce qu'elle triomphe de tout. — De plus difficile? — De se connoître. — De plus facile? — De donner des avis. — De plus rare? — Un tiran qui parvient à la vieillesse. — Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir? — Tout cela est égal. — Pourquoi donc ne mourez-vous pas? — C'est que tout cela est égal? — Qu'est-ce qui peut nous consoler dans le malheur? — La vue d'un ennemi plus malheureux que nous. — Que faut-il pour mener une vie irréprochable? — Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres. — Que faut-il pour être heureux? — Un corps sain, une fortune aisée, un esprit éclairé ¹, etc. etc.

Rien de si célèbre que le nom de Pythagore, rien de si peu connu que les détails de sa vie ². Il paroît que dans sa jeunesse il prit des leçons de Thalès et de Phérécyde de Syros, qu'il fit ensuite un long séjour en Egypte, et

¹ Diog. Laert. l. 1. §. 35, 36, etc. biblioth. græc. t. 1. p. 455. Bruck. histor. philos. t. 1.

² Id. l. 8. §. 1. Fabric. p. 994.

que, s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Asie, il eut du moins quelques notions des sciences qu'on y cultivoit. La profondeur des mystères des Egyptiens, les longues méditations des sages de l'Orient, eurent autant d'attraits pour son imagination ardente, qu'en avoit pour son caractère ferme, le régime sévère que la plupart d'entre eux avoient embrassé.

A son retour, ayant trouvé sa patrie opprimée par un tyran¹, il alla, loin de la servitude, s'établir à Crotone en Italie. Cette ville étoit alors dans un état déplorable. Les habitans vaincus par les Locriens, avoient perdu le sentiment de leurs forces, et ne trouvoient d'autre ressource à leurs malheurs que l'excès des plaisirs. Pythagore entreprit de relever leur courage, en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses instructions et ses exemples hâtèrent tellement les progrès de la réformation, qu'on vit un jour les femmes de Crotone, entraînées par son éloquence, consacrer dans un temple les riches ornemens dont elles avoient soin de se parer².

Peu content de ce triomphe, il voulut le perpétuer, en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avoient procuré. Comme il savoit que dans un état rien ne donne plus de force que la sagesse des mœurs, et dans un particulier, que l'absolu renoncement à soi-mê-

¹ Strab. l. 14. p. 638.
Diogen. Laert. l. 8. §. 3.

² Justin. l. 20. c. 4.

me, il conçut un système d'éducation qui, pour rendre les âmes capables de la vérité, devoit les rendre indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux Institut qui jusqu'en ces derniers temps s'est distingué parmi les autres sectes philosophiques³.

Sur la fin de ses jours, et dans une extrême vieillesse, il eut la douleur de voir son ouvrage presque anéanti par la jalousie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville⁴ jusqu'au moment où la mort, en terminant ses infortunes, fit taire l'envie, et restituer à sa mémoire des honneurs que le souvenir de la persécution rendoit excessifs.

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès; celle d'Italie, à Pythagore: ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide, en rassemblant leurs écrits, avoit eu soin de les distribuer relativement aux différens systèmes de philosophie.

A la suite de quelques traités, peut-être faussement attribués à Thalès⁵, on voyoit les ouvrages de ceux qui se sont transmis sa doctrine, et qui ont été successivement placés à la tête de son école. Ce sont Anaximandre⁶, Anaximène⁷ Anaxagore qui le premier ensei-

¹ Plat. de rep. l. 10. t. §. 23.

² p. 600.

³ Porph. de vit. Pyth.

p. 51.

⁴ Plut. de orac. t. 2. p.

403. Diogen. Laert. lib. 1.

⁴ Diogen. Laert. lib. 2.

§. 2. Suid. in *Anaxim.*

⁵ Fabric. bibliot. græc.

t. 1. p. 814.

gna la philosophie à Athènes ¹, Archélaüs qui fut le maître de Socrate ². Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie et de l'astronomie.

Les traités suivans avoient beaucoup plus de rapport à la morale, car Socrate, ainsi que ses disciples, se sont moins occupés de la nature en général, que de l'homme en particulier. Socrate n'a laissé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, et quelques fables d'Ésope, qu'il mit en vers pendant qu'il étoit en prison ³. Je trouvai chez Euclide ces deux petites piéces et les ouvrages qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Ils sont presque tous en forme de dialogues, et Socrate en est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rappeler ses conversations. Je vis les dialogues de Platon, ceux d'Alexamène, antérieurs à ceux de Platon ⁴, ceux de Xénophon, ceux d'Éschine ⁵, ceux de Criton ⁶, de Simon ⁷, de Glaucon ⁸, de Simmias ⁹, de Cébès ¹⁰, de Phædon ¹¹ et d'Euclide ¹², qui a fondé l'éco-

¹ Aristot. de anim. l. I.

² c. 2. t. I. p. 620. Clem.

Alex. stromat. l. I. p. 352.

³ Diogen. Laert. lib. 2.

§. 16.

⁴ Plut. de fort. Alex. t.

2. p. 328. Cicer. de orat.

l. 3. c. 16. t. I. p. 294.

Plat. in Phædon. t. I. p. 60.

Diogen. Laert. l. 2. §. 42.

⁵ Aristot. ap. Athen. lib.

II. c. 15. p. 505.

⁶ Diogen. Laert. l. 2. §.

61. Athen. l. 13. p. 611.

⁷ Diogen. Laert. ibid.

§. 121.

⁸ Id. ibid. §. 122.

⁹ Id. ibid. §. 124.

¹⁰ Id. ibid.

¹¹ Id. ibid. §. 125.

¹² Id. ibid. §. 105.

¹³ Id. ibid. §. 108.

le de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide son disciple.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie ¹: outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore, et qui ne paroissent point authentiques ², la bibliothèque d'Euclide renfermoit presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, et qui aima mieux établir l'égalité parmi eux ³. Avec des talens qui le rapprochoient d'Homère, il prêta les charmes de la poésie aux matières les plus abstraites ⁴, et s'acquittant de célébrité, qu'il fixa sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux olympiques ⁵. Il disoit aux Agrigentins: „ Vous courez après „ les plaisirs, comme si vous deviez mourir „ demain; vous bâtissez vos maisons, comme „ si vous ne deviez jamais mourir ⁶.

Tels furent encore Epicharme, homme d'esprit, comme le sont la plupart des Siciliens ⁷, qui s'attira la disgrâce du roi Hiéron, pour

¹ Jambl. vita Pythagor. p. 215.

² Heracl. ap. Diogen.

Laert. l. 8. §. 6. Plut. de

fort. Alex. t. 2. p. 328. Lu-

cian. pro lapsu in salut. t.

1. p. 729. Fabric. bibliot.

græc. t. I. p. 460.

³ Diog. Laert. l. 8. §.

72. Aristot. ap. eumd. §. 63.

⁴ Aristot. ibid. lib. 8.

§. 57.

⁵ Diogen. Laert. ibid.

§. 66.

⁶ Id. ibid. §. 63.

⁷ Cicer. tuscul. l. I. c.

8. t. 2. p. 238. Id. de clar.

orat. c. 12. t. 1. p. 345.

s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de ce prince ¹, et l'inimitié des autres philosophes, pour avoir révélé le secret de leurs dogmes dans ses comédies ²; Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds et plus précis que les précédens; Archytas de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les mécaniques ³; Philolaüs de Crotone, l'un des premiers parmi les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour du centre de l'univers ⁴; Eudoxe, que j'ai vu souvent chez Platon, et qui fut à-la-fois géomètre, astronome, médecin et législateur ⁵; sans parler d'un Ecphantus, d'un Alcimaon, d'un Hippasus et d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, et sont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention. Elle renfermoit une suite de livres de philosophie, tous composés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore ⁶. J'y trouvai le traité de la sagesse par Périclione ⁷, ouvrage où brille une métaphysique lumineuse. Euclide me dit qu'Aristote en faisoit grand cas, et qu'il comptoit en empra-

¹ Plut. apophth. t. 2. p. 175.

² Jamb. vita Pythagor. c. 36. p. 215.

³ Diogen. Laert. lib. 8. §. 83.

⁴ Diogen. Laert. §. 85.

⁵ Id. ibid. l. 1. 8. p. 86.

⁶ Jamb. vita Pythag. p. 218. Fabric. bibl. græc. t. 1. p. 524. Ménag. histor. mul. philos.

⁷ Stob. de virt. serm. 1. p. 6. Phot. Biblioth. p. 373.

ter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens ¹.

Il ajouta que l'école d'Italie avoit répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie; mais qu'elle avoit fait des écarts dont sa rivale devoit naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, et la plus saine théologie; Socrate, et la morale la plus pure. Pythagore, dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions et des harmonies, et qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Elée et à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette dernière école peuvent se diviser en deux classes: les uns, tels que Xénophanès, Parménide, Melissus et Zénon, s'attachèrent à la métaphysique; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras, etc. se sont plus occupés de la physique ².

L'école d'Elée doit son origine à Xénopha-

¹ Franc. Patric. discuss. peripat. t. 2. l. 2. p. 197.

Ant. Conti, illustr. del Par-

men. p. 20.

² Bruck. histor. philos. t. 1. p. 1143.

nès de Colophon en Ionie *. Exilé de sa patrie qu'il avoit célébrée par ses vers, il vint s'établir en Sicile, où, pour soutenir sa famille, il n'eut d'autre ressource que de chanter ses poésies en public ¹, comme faisoient les premiers philosophes. Il condamnoit les jeux de hasard; et quelqu'un l'ayant en conséquence traité d'esprit foible et plein de préjugés, il répondit: „ Je suis le plus foible des hommes „ pour les actions dont j'aurois à rougir ².

Parménide, son disciple, étoit d'une des plus anciennes et des plus riches familles d'Elée ³. Il donna des lois si excellentes à sa patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'observation ⁴. Dans la suite, dégoûté du crédit et de l'autorité, il se livra tout entier à la philosophie, et passa le reste de ses jours dans le silence et dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers ⁵.

Zénon d'Elée qui fut son disciple et qu'il adopta ⁶, vit un tyran s'élever dans une ville libre, conspira contre lui, et mourut sans avoir voulu déclarer ses complices ⁷. Ce philosophe

* Né vers l'an 556 p. 1126. Speusip. ap. Diog. avant J. C. (Bruck. hist. philos. p. 1144.) Laert. l. 9. §. 23.

¹ Diogen. Laert. lib. 9. §. 18. ⁵ Diog. Laert. ibid. §. 22.

² Plut. de vitios. pud. t. 2. p. 530. ⁶ Diog. Laert. in Zen. ibid. §. 25.

³ Bruck. hist. phil. t. 1. p. 1157. ⁷ Diogen. Laert. in Zen. ibid. §. 26. Cicér. tuscul. l. 2. c. 22. t. 2. p. 294.

⁴ Plut. adv. Colot. t. 2. Val. Max. lib. 3. c. 3.

estimoit le public autant qu'il s'estimoit lui-même. Son ame, si ferme dans le danger, ne pouvoit soutenir la calomnie. Il disoit: „ Pour être insensible au mal qu'on dit de moi, il faudroit que je le fusse au bien qu'on en dit ¹. ”

On voit parmi les philosophes, et sur-tout parmi ceux de l'école d'Elée, des hommes qui se sont mêlés de l'administration de l'état, tels que Parménide et Zénon ². On en voit d'autres qui ont commandé des armées; Archytas remporta plusieurs avantages à la tête des troupes des Tarentins ³; Melissus, disciple de Parménide, vainquit les Athéniens dans un combat naval ⁴. Ces exemples, et d'autres, qu'on pourroit citer, ne prouvent pas que la philosophie suffise pour former des hommes d'état ou de grands généraux; ils montrent seulement qu'un homme d'état et un grand général peuvent cultiver la philosophie.

Leucippe s'écarta des principes de Zénon son maître ⁵, et communiqua les siens à Démocrite d'Abdère en Thrace.

Ce dernier étoit né dans l'opulence ⁶; mais il ne se réserva qu'une partie de ses biens, pour

¹ Diogen. Laert. ibid. §. 29.

² Diogen. in Parm. et Zen.

³ Ælian. var. hist. l. 7. c. 14. Aristox. ap. Diogen. Laert. l. 8. §. 82.

⁴ Ælian. ibid. Plut. in Per. t. 1. p. 166. etc. Colot. t. 2. p. 1126.

⁵ Bruck. hist. philos. t. 1. p. 1171.

⁶ Id. ibid. p. 1177. Diogen. Laert. l. 9. §. 36.

voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, et qui avoient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères, qu'il avoit enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins réduits au pur nécessaire; et pour prévenir l'effet d'une loi qui privoit de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut, en présence des habitans d'Abdère, un ouvrage qui lui concilia leur estime et leur admiration¹. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde; heureux, parce qu'il avoit une grande passion qu'il pouvoit toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, et d'instruire les autres par ses écrits.

Protagoras², né de parens pauvres, et occupés d'ouvrages serviles, fut découvert et élevé par Démocrite, qui démêla et étendit son génie. C'est ce même Protagoras qui devint un des plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'étoit établi; il donna des lois aux Thuriens d'Italie³, écrivit sur la philosophie, fut accusé d'athéisme, et banni de l'Attique. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique⁴.

Je ne sais si c'est aux circonstances des temps,

¹ Diogen. Laert. lib. 9. §. 39.
² Bruck. hist. phil. t. I. p. 1200.
³ Heracl. ap. Diogen. Laert. l. 9. §. 50.
⁴ Diog. Laert. lib. 9. §. 52. Cicer. de nat. Deor. l. 1. c. 33. t. 2. p. 416. Suid. in Protag.

ou à la nature de l'esprit humain, qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que, dès qu'il paroît dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies et des talens, qui sans lui ne seroient peut être jamais développés. Cadmus et Thalès dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide, dans la ville d'Elée, Eschyle et Socrate dans Athènes, ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits, jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modèles. Abdère même, cette petite ville, si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitans¹, eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paroître Protagoras; et ce dernier sera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque, qui annonce déjà les plus grandes dispositions².

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Ephèse; car c'est le nom qu'il a mérité par l'obscurité de son style³. Cet homme d'un caractère sombre et d'un orgueil insupportable, commença par avouer qu'il ne savoit rien, et finit par dire qu'il savoit tout⁴. Les Ephésiens voulurent le placer à la tête de leur république; il s'y refusa, outré de ce qu'ils

¹ Cicer. ibid. c. 43. t. 2. §. 5. Senec. epist. 12. Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 676.
² Diog. Laert. l. 9. §. 58. ⁴ Diogen. Laert. lib. 9. §. 5.
³ Cicer. de finib. l. 2.

avoient exilé Hermodore son ami ¹. Ils lui demandèrent des lois. Il répondit qu'ils étoient trop corrompus ². Devenu odieux à tout le monde, il sortit d'Ephèse, et se retira sur les montagnes voisines, ne se nourrissant que d'herbes sauvages, et ne retirant d'autre plaisir de ses méditations que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Socrate, ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Hérachite, dit à Euripide qui le lui avoit prêté : „Ce que j'en ai compris est excellent; je crois que le reste l'est aussi : mais on ris- que de s'y noyer, si l'on n'est aussi habile qu'un plongeur de Délos ³.”

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étoient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitois Euclide d'une si riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la figure, l'âge et le maintien. Ses cheveux tomboient sur ses épaules; son front étoit ceint d'un diadème et d'une couronne de myrthe. C'étoit Callias l'Hiérophante, ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me présenter à lui, et de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourais avec un saisissement

¹ Diogen. Laert. §. 2

et 6.

² Id. ibid. §. 2.

³ Id. l. 2. §. 22; in Heracl. l. 9. §. 11. Suid. in Del.

dont Callias s'aperçut. Il me demanda si je serois bien aise d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment. Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon ¹ : „Je n'ai quitté la Scythie, je n'ai traversé des régions immenses, et affronté les tempêtes du Pont-Euxin, que pour venir m'instruire parmi vous.” C'en est fait, je ne sors plus d'ici; je vais dévorer les écrits de vos sages; car sans doute il doit résulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias sourit de ma résolution et peut-être en eut-il pitié. On peut en juger par le discours suivant.

¹ Lucian. de gymnas. §. 14. t. 2. p. 892.